

FEUILLETON du CANADA UN MYSTERE

LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

(Suite)

Messieurs, s'écria l'un des témoins, vous n'ignorez ni l'un ni l'autre dans quelles conditions sont autorisés les duels entre officiers, d'après les règlements et usages de l'armée. Ne nous forcez donc pas à intervenir pour arrêter le combat.

— Ma loi ? riposta Maurice avec gaieté, convenez, monsieur Rbert, que vous êtes bien entêté; mais, quand je m'en mêle je le suis aussi, moi. Je vous prévins donc que je suis prêt à supporter philosophiquement tous les gros mots que vous pouvez être en disposition de m'adresser, et que j'attendrai, par un de vos ordres, satisfaction, que vous soyiez fier, radicalement guéri, entendez-vous ?

— Ah ! c'est ainsi ! répartit Robert, eh bien ! monsieur, je vous dis, moi, que, sans avoir à appréhender de ma part un gros mot, ni une injure, vous allez continuer de vous battre avec moi. Je n'ai pour cela qu'une chose bien simple à faire c'est de me haïr la main avec certain mouchoir qui est peut-être de votre connaissance.

En même temps Robert, empruntant l'assistance d'un de ses témoins, se mit à déplier avec affectation le mouchoir qu'on lui avait jeté du balcon de l'hôtel de la Régence.

— Hum ! hum ! murmura Sauvageol, en écarquillant les yeux, c'est là un mouchoir de femme, ou je ne m'y connais pas. Qui l'a dit ? qui l'a dit ?

— Toujours sournois, messieurs, toujours sournois ! Il y a un nom brodé en toutes lettres sur ce mouchoir et ce nom est...

— Tais-toi ! cria Maurice, de venir à son tour plus pâle encore que Robert, sur sa tête, tais-toi !

Est-il besoin d'ajouter que, en jetant négligemment les yeux sur le mouchoir, M. de Chalandray avait aperçu le nom qui s'y trouvait brodé, et que, la main aussitôt convulsivement crispée sur la poignée de son sabre, il attachait maintenant à la fois sur Robert et sur l'insolent trôphée que celui-ci venait d'entraîner autour de sa main sanglante un regard plein de menaces ?

— Ah ! je savais bien, lit Robert avec l'accent du plus cruel sarcasme, je savais bien que vous ne pourriez me refuser de continuer le combat. Allons, monsieur allons !

— Vous avez raison, monsieur baïbata Maurice les lèvres tremblantes et d'une voix étranglée, mais, aussi vrai que je m'appelle Chalandray, il faut que l'un de nous deux reste sur le terrain.

— A la bonne heure ! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Faites, messieurs, faites, riposta Robert ; ce ne sont plus deux officiers qui sont ici face à face ; ce sont deux hommes, deux ennemis mortels.

— A la bonne heure ! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Faites, messieurs, faites, riposta Robert ; ce ne sont plus deux officiers qui sont ici face à face ; ce sont deux hommes, deux ennemis mortels.

— A la bonne heure ! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Faites, messieurs, faites, riposta Robert ; ce ne sont plus deux officiers qui sont ici face à face ; ce sont deux hommes, deux ennemis mortels.

— A la bonne heure ! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Faites, messieurs, faites, riposta Robert ; ce ne sont plus deux officiers qui sont ici face à face ; ce sont deux hommes, deux ennemis mortels.

— A la bonne heure ! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Faites, messieurs, faites, riposta Robert ; ce ne sont plus deux officiers qui sont ici face à face ; ce sont deux hommes, deux ennemis mortels.

— A la bonne heure ! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Oh ! mort ou vil, reprit Maurice, je saurai bien vous l'arracher.

— Je vous en défie, car j'ai résolu de le rapporter moi-même à la personne de qui je le tiens.

— Je vous le défends.

— De quel droit qu'à tout frère de veiller sur l'honneur de sa sœur. Il faut qu'on le sache ici, afin qu'on vous juge, lieutenant Robert.

— Sa sœur ! sa sœur ! murmura Robert dont toute la rage venait instantanément de se fondre et avait fait place à la plus douloureuse stupeur ; oh ! s'il en est ainsi, faites de moi ce que vous voudrez, monsieur ; frappez-moi, tuez-moi ! je ne me défendrai pas.

En parlant de la sorte, le jeune officier avait jeté son sabre sur le terrain.

— Vous auriez tort, monsieur, fit Maurice ; car vous n'avez à attendre de moi ni quartier ni merci. Allons, ramassez votre sabre et défendez-vous !

— Je vous répète que je ne me défendrai pas.

— Oh ! à mon tour je t'y forcerai bien, va !

En même temps, Chalandray, égaré par la colère à laquelle il était en proie, s'élança sur Robert le sabre à la main, et le plat de son arme vint s'abattre sur le bras de son adversaire. A ce moment, ce dernier ne put maîtriser la vive douleur qu'il ressentit ; car Chalandray, sans en avoir à coup sur le dessin, venait de le frapper sur le bras même et un peu au-dessus de l'épaule et il avait été précédemment blessé.

Un cri d'angoisse, que le jeune officier essaya en vain de réprimer à sa naissance, s'échappa de sa poitrine, pendant que les muscles de son visage, violemment contractés, trahissaient tout ce qu'il s'imposait d'efforts de volonté pour dissimuler une douleur physique intolérable.

A cet instant, le chirurgien, s'étant baissé par terre, ramassa le sabre de Robert et, en plaçant la poignée presque de vive force dans la main du blessé :

— Lieutenant Robert, lui dit-il, je vous connais, vous êtes la bravoure même, et il faut qu'il se soit passé quelque chose de bien étrange pour expliquer ce dont j'ai le malheur d'être le témoin. Je vous en supplie, pour l'uniforme que vous portez, pour votre honneur d'officier, ne refusez pas l'avantage de vous défendre, quoi qu'il puisse en résulter. Je suis resté ici parce que les devoirs de ma profession m'y obligent ; mais c'est pour assister à un duel et non pas une boucherie.

— C'est juste cela, grommela Sauvageol, et je n'aurais pas mieux dit. Seulement, dépêchons ! Le colonel, averti par ces messieurs, est capable d'arriver au galop et de nous flanquer au clop. Tous les quatre, ah ! mais lestement.

— Qu'est-ce que cela me fait ? riposta Chalandray, parvenu à cet état d'exaltation où les instincts sauvages de notre nature étouffent à la fois le sentiment et la raison, tu vois bien que j'attends le bon plaisir de M. Robert.

— Excusez-moi, monsieur, reprit tranquillement de dernier ; puisque vous le voulez, que votre témoin et le docteur lui-même sont de cet avis, et bien ! j'y consens ; mais auparavant, aidez-moi, je vous prie, docteur, à retirer ce mouchoir qui enveloppe ma main, ce mouchoir qui me brûle.

— Mais, malheureux, répondit le chirurgien, votre sang va couler ; vous êtes déjà très-faible, et vous n'aurez plus assez de force pour manier votre sabre.

— Que m'importe ! il le faut ! il le faut ! ce mouchoir ne m'appartient pas, et je reconnais que j'ai eu tort de m'en servir.

— Ah ! il le reconnaît ! dit Sauvageol ; ce n'est pas malheureux ! Tu entends, Chalandray ? Il le reconnaît. Sois magnanime, sois bon comme toujours, et allons déjeuner.

— Non, pardieu non ! reprit Chalandray dont l'irritation, en dépit des efforts qu'il faisait pour garder encore certaine contenance, était à son comble ; tu m'ennuies, toi ! Il fallait t'en aller avec les autres.

— Sur ces entrefaites, le mouchoir qui enveloppait la main du lieutenant Robert avait été enlevé par le chirurgien qui y avait substitué lestement un simple bandage. Un sourire à peine perceptible apparut alors sur les lèvres décolorées du jeune officier, qui s'écria en même temps :

— Monsieur de Chalandray, me voici à vos ordres ; pardon de vous avoir fait attendre.

— Bien que le changement complet d'attitude et les dernières paroles de Robert fassent de nature à calmer la colère, sa fondre légitime, qui s'était emparée du lieutenant Maurice de Chalandray, en retrouvant le mou-

choir de sa sœur à l'état de trôphée sur la main de son adversaire, le bouillant officier était loin de se posséder encore ; aussi il s'élança avec une impétuosité singulière contre son antagoniste. Celui-ci se contentait manifestement de rompre en parant les coups, sans chercher à les rendre ni à profiter des avantages que lui faisait l'aveugle acharnement de Maurice.

Le chirurgien, demeuré avec Sauvageol seul témoin de ce duel, en était à la fois surpris et attristé. L'un et l'autre ne pouvaient s'empêcher d'ailleurs de constater que Robert s'affaiblissait visiblement, et que bientôt il n'aurait plus même la force de tenir son sabre. En effet, dans cette lutte inégale, il eut le malheur de faire un faux pas ; Maurice aussitôt fondit sur lui avec la rapidité de l'éclair, et lui enfonça son sabre dans le flanc droit, entre les côtes et la hanche. Robert poussa un cri perçant et tomba tomba tout de son long sur le sol.

— On ! s'écria Sauvageol en serrant la main de Maurice, déjà presqu'épouvané de sa victoire et en attachant sur le chirurgien un regard interrogatif, je crois qu'en voilà un qui ne prendra plus de croix ni de mouchoir à personne. Qu'en dites-vous, docteur ?

Le chirurgien s'accroupit, muet et consterné, auprès du blessé et après un examen rapide, il laissa tomber de ses lèvres cet oracle qui le peu pyrrhonien, comme le sont généralement tous les oracles d'Épidaure :

— Il n'est pas mort encore ; mais il aura de la chance s'il en réchappe.

— Voilà, reprit Sauvageol, un gaillard qui entend son métier, qu'en dis-tu, mon bon Chalandray ? Il ne veut pas se compromettre. Allons ! rien ne nous empêche plus à présent d'aller déjeuner. Les rats nous attendent, et quand je suis témoin dans un duel, je prends double ration d'absinthe. Aussi j'ai l'estomac d'un creux !... Ah ! beuf, beuf.

VIII

LA CHAMBRE DES MORTS

Robert, par les soins du chirurgien aide-major et de son interprète lui-même, fut placé sur une civière, et on le rapporta cette fois non pas dans son domicile, mais à l'hôpital militaire d'Alger. Quand à Sauvageol, assis radement malmené par son bon ami Chalandray pour l'aveugle partialité et les brutales et naïves préoccupations gastronomiques dont il venait de faire preuve dans toute cette affaire, il était parti tout seul, l'oreille basse, pour aller déjeuner.

Le blessé fut installé dans une chambre d'officier, appelée vulgairement la chambre des morts parce qu'on y transportait d'ordinaire ceux qui se trouvaient dans une situation désespérée, et qu'il devenait par conséquent nécessaire d'isoler complètement tant pour les soins particuliers à leur donner que dans la peur d'éviter aux autres malades un spectacle de nature à éveiller une fâcheuse impression sur leur esprit.

Dévoré par une fièvre ardente, on proie à un délire incessant, Robert demeura plusieurs jours entre la vie et la mort. Il ne présentait d'ailleurs, en égard à sa constitution affaiblie par de récentes blessures, aucune des conditions voulues pour une de ces réactions salutaires que le médecin attend bien plutôt de la nature elle-même que des ressources de son art. Aussi, le mal empirant, l'aumônier de l'hôpital fut appelé pour administrer au moribond les derniers sacrements. Plusieurs officiers du régiment se firent un devoir d'assister à cette imposante cérémonie.

Indépendamment de l'espace de regain que l'on peut constater dans les sentiments religieux de l'armée, pendant la période des campagnes de guerre, la bravoure incontestable dont Robert avait fait preuve dans les diverses circonstances de l'étrange vis de son adversaire dans les phases si diverses du duel aux suites duquel il semblait de voir succomber, sa jeunesse et le mystère même qui planait à la fois sur sa naissance et sur toute sa personne, étaient autant de considérations de nature à impressionner même les plus indifférents.

Le moribond, couché dans son lit comme une masse inerte, ne recouvra pas un seul instant sa connaissance pendant tout le temps que dura la cérémonie. On n'entendait, à part les paroles du prêtre, que le râle sourd, pénible effrayant qui s'échappait de la poitrine de l'agonisant.

(à continuer)

Bryson, Graham & Cie.

Quelque chose de surprenant en

ETOFFES A ROBES ET SOIE

Nous nous donnons nous-mêmes comme la meilleure maison pour étoffes à robes à Ottawa.

POUR CE QUI REGARDE LES ARTICLES POUR ROBES NOUS AVONS C'QU'IL Y A DE PLUS FASHIONABLE.

Jour par jour nos ventes de toilette parlent pour elles-mêmes et deviennent de plus en plus satisfaisantes pour le public.

Bargains en Etoffes à Robes.

A part l'énorme stock, nous avons étalé aujourd'hui de nouvelles étoffes qui, pour certaines raisons seront les meilleures que nous ayons offertes.

Garnitures de Robes

Ce qu'il y a de mieux et de plus approuvé en Garnitures de Robes formera une importante partie de cette vente. Valeur insurpassable en Rideaux de Dentelles, Courtepointe, Treeds, Urap à Manteaux, Serges, Satins français, Indiennes et Toiles à Nappes.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. Quarters Généraux pour } 35 RUE O'CONNOR.

Nous agrandissons notre manufacture et afin d'alléger le déménagement nous vendons, pour argent comptant, à des prix spéciaux toutes nos

PORTES, FENETRES, JALOUSIES BOISERIES

The E. B. EDDY Co. HULL.



Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS. Teinture ORIZA-OIL - ESS. ORIZA - ORIZA-LACTÉ - CRÈME-ORIZA ORIZA-VELOUTE - ORIZA-TONICA - ORIZALINE - SAVON-ORIZA. DOIVENT LEUR SUCCÈS ET LA FAVEUR DU PUBLIC.

LES HOMMEUX REDDOINS QUI EMPLOIENT LA SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX GROSSETE. MALADIES DE POITRINE. PHTHISIE, BRONCHITES CHRONIQUES, Toux anciennes et opiniâtres. DÉPÔTE DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA.

John Murphy & Co.

IMPORTATEURS UN PEU TARD

Malheureusement pour nous, deux de nos plus grandes consignations de NOUVEAUX MANTEAUX DE PRINTEMPS ont été reçues trop tard dans la saison ; afin de nous débarrasser dans ce département durant ce mois-ci une GRANDE VENTE A BON MARCHÉ DE MANTEAUX commencera DEMAIN

MARDI LE 19 et se continuera tout le mois. Pour faire un succès de cette vente nous avons réduit nos prix de nos NOUVEAUX et FASHIONABLES :

GILETS DU PRINTEMPS EN DRAP pour Dames, Demoiselles et Enfants, DOLMANS, CAPUCHES et

ULSTERS DE PRINTEMPS. Tous ces articles sont presque nouveaux et dans les derniers goûts, REELLES

Les réductions offertes plus haut dans ces départements sont réelles et surprennent ceux qui achètent comptant.

John Murphy & Co.

66 & 67 Rue Sparks, Ottawa, RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

Conditions : comptant et un seul prix.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Table with columns: MAILES, Fermeture, Arrivee, Depart des Malles. Lists various routes and times for mail services.

Les lettres destinées à l'enregistrement doivent être mises à la poste 15 minutes avant la clôture des malles précédentes. Heures du Bureau, de 8 A.M. à 4 P.M. Mandats sur la Poste et la Banque d'Épargne, de 9 A.M. à 4 P.M. J. GOUIN, Maître de Poste.

LINIMENT GÉNEAU 35 ANS DE SUCCÈS. Seul remède qui soulage la FIEV sans douleur ni chute de poil. Adipose pour les écorchures, herpès, etc. Guérison rapide et sûre des Boiteries, Fourchettes, Scieries, Hépatites, Frigidités, Engorgement des jambes, Surois, Écharvins, etc. Revulsiif et résolvant infatigable et sans rival dans les Affections Catarrhales, Bronchites, Inflammations des Pommures, du Poin, des Intestins, Fièvres Typhoïdes, etc. Pansement à la main, du 3 et 4 minutes, sans couper le poil. DÉPÔTS : Paris, MESTIVIER & Co, 275, rue Saint-Honoré MONTREAL : LAVIOLETTE & NELSON - QUÉBEC : ED. BEAULÉ & Co. SÉ-MYANTHE, OTTAWA, ET PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA.

Publie par

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du S

Un An en Ville . . . . . \$ Un An par la Poste . . . . . \$

12eme. ANNEE N

LE PRINCE NAPO

NOTES ET SOUV

PAR AUDIVI (Suite et fin)

— Oh ! nous parlions l'heure de réformes néce c'est là qu'il y en a à accom ses résolutions pour l'imp revenu. Il faut que le r et que le pauvre ne paie r leurs, tout notre système e profit de celui qui possède je consume très peu de se Monsieur, vous consommez sel également ; tous de mangons de bonne viande n'avons pas besoin de cet a notre alimentation. Mais il en consomme beaucoup ; c lui que l'impôt frappe, com frappe encore lorsqu'on payer le même droit d'ent une bout-lille de mauvais v riche qui introduit du J berg à vingt-cinq francs teille. Tout ce système est et des impôts indirects est à verser de fond en comble.

Il y a encore bien des ré faire sur les pensions civi côté on pourrait réal économie d'au moins vingt Ces pensions constituent u table scandale. Quel est le Assurer l'existence aux f naires qui après trente ans vice se trouveraient sans fo dans l'incapacité de gagn vie. Or, je pourrais vous nombre de mes amis, ancie tionnaires de l'Empire, qui aujourd'hui des pensions et sort ni malades, ni dans l Vous comprenez que lorsqu dis que c'est là un abus cri monstruosité, cela n'est p me faire d'eux des partisan

Passant ensuite rapide revue les différents souve l'Europe, il dit du Pape :

— Pie IX était un fou, un (sic) : il n'était pas dangereux Léon XIII est un finaud calme ; il va droit où il ve sans que rien ne l'arrête. vous rien de bon à tirer de la France, au contraire : rapproché de Bismarck, c tiens pour plus allemand q

Voici maintenant son opi Guillaume II.

— Je ne crois pas à une d'ici quelque temps ; mais du vient empereur Guilla une chose bien fâcheuse France. Je connais son fil pas méchant, malheureu est très malade ; quant au il sera féroce ; il est buté o tressaise de son patriotisme vail Prussien ; il n'y a rien av c lui.

Enfin, lorsque notre a congé du Prince, il lui main et ajouta en forme de sion :

— Si je vous disais que je cune ambition personnelle, me croiriez pas ; mais le pro que je viens d'esquisser être appliqué par un autre moi ! Teuez, un homme q grette beaucoup, c'est Ga je l'aimais, parce qu'il a idées, et parlait de bonne, deur et du patriotisme.

— Un mot encore, Mon pour vous remercier d'a votre accueil si bienveillan nous poser nettement une question, afin de savoir si j compris votre pensée ; en pour être entièrement avec vous, il s'agit de pou ment jusqu'à toutes se quences logiques le princ

— Absolument ! vous m' compris "

Telle fut la dernière inc politique du Prince, laque à ceux qui l'ont connu en tion formelle avec son d du 6 janvier 1883, dans l disait :

« Héritier de Napoléon Napoléon III, je suis le ser me vivant dont le nom, e sept millions trois cent mil ges, ce qui semblait inadq